

ATELIER 1

*Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent,
j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.*
Elle m'a saisie un jour de grand beau temps. Et non de pluie. Ou
plutôt, non, elle ne m'a pas saisie, c'est moi qui m'en suis saisie
et comme on le ferait d'un lapin de garenne, je l'ai attrapée par la
peau du cou et je l'ai regardée en face ; je l'ai secouée. Son
regard de chien battu ne m'a pas attendrie. Je lui ai dit 4 vérités
et je l'ai relâchée. Elle a détalé emmenant avec elle les sacs de
sable qui pesaient sur mon cœur. Elle a détalé ouvrant, par le suivi
de sa course, mon horizon et alors, j'ai vu les arbres, les ombres,
les rayons du soleil et la petite queue blanche disparaître dans les
fourrés. J'ai respiré fort, profondément, et des images de vacances,
d'amis se sont invitées dans mon souvenir. Douces images... et
pourtant un fond de mélancolie a persisté, persistera. Il restera
tapi dans les fourrés de mon cœur ces blessures inguérissables qui
pourtant sont le sel qui exhauste le goût de mes jours. Vieillir
est le meilleur rempart à la mort. Je me dois de vivre pour ceux que
j'aime, que j'ai aimés, que j'aimerai. La tristesse est la jauge de
ma joie.

V. Richard-Dantec

*Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent,
j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.*
Faut-il qu'il soit beau, qu'il soit laid, je ne sais pas.
Est-il aussi grave qu'il joue à l'être ?
Bien sûr qu'il ne m'est pas vraiment inconnu, il est comme un
refrain, une rengaine, une obsédante mélodie qui frappe mes tempes
jusqu'à parfois me rendre fou.
Et pourtant je crois que je l'aime ce sentiment, cette tristesse...
Après tout, n'est-ce pas ce qu'il me reste de toi ?
Ce sentiment de vide, de manque, de néant.
Tu es partie pour un autre.
Tu n'es plus là pour moi.
Et je chéris dès lors l'insondable mélancolie qui me tient encore
debout.
Je suis assis dans le fauteuil club que tu aimes tant, avalé,
englouti par le cuir patiné, je flotte.
La lumière filtre au travers du store et strie le salon.
Le silence me rassure et je me prends à tendre l'oreille pour saisir
ton pas sur le gravier de l'allée.
Je suis triste, immensément triste et pourtant bien étrangement
apaisé.

JLuc jluc.lyon@free.fr

«Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.»

Assis devant la grotte, Han se gratte. Il a attendu pour le faire que ça le démange vraiment. Il a longtemps regardé les petites bêtes qui grouillaient dans la plaie de sa jambe. Il trouve ça passionnant. Il aime bien. Il voulait voir comment elle font ces petites bêtes, avant de les déranger. Han est curieux. Il aime bien savoir. Il se cache et il regarde. Parfois, il est un bon chasseur et parfois, un mauvais. Parfois il sait beaucoup de choses sur les bêtes parce qu'il les a beaucoup regardées et il sait ce qu'elle vont faire, comment elles vont se mettre à courir, par où, comment elles sautent, comment elles s'envolent et il les attrape facilement. Parfois, il les regarde et il oublie de les tuer. Il ne se rappelle plus qu'il a faim.

Sa plaie, il se l'est faite en se cachant dans les buissons sous un arbre. Il est tombé sur une branche cassée. C'est intéressant. Les petites bêtes bougent dans sa viande. Dans lui, c'est de la viande, comme dans les bêtes qu'il tue pour manger. Il a goûté en y mettant son doigt. Le goût est presque le même. C'est de la viande, rouge quand elle éclate et puis elle devient brune, comme l'autre, et les bêtes en mangent comme ceux qu'il a vu dévorer son compagnon de chasse, celui qu'il appelait Hon. Quand ils les ont vu, ils ont couru, Hon est tombé. Han s'est caché dans le buisson, il les a vu tuer Hon et manger sa viande.

Il a attendu la nuit pour rentrer à la grotte, bredouille et le ventre vide.

Les autres l'ont empêché d'entrer parce qu'il avait les mains vides. Dans la nuit froide, la lune se reflète dans la grande rivière en bas.

Maintenant qu'il a suffisamment attendu, il se gratte.

Galvaire

«Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.»

Cette tristesse, parfois, surgit sans crier gare. Nul signe annonciateur. Juste une vague, rapide, telle une brume d'automne. Cette tristesse, parfois, dure quelques minutes.

Cette tristesse, parfois, dure des heures.

Les cures sont nombreuses. Variables.

Une odeur, parfois, suffit, à la balayer d'un revers. Une odeur qui en une seconde seulement me ramène dans un pays lointain, au cours d'un voyage adoré.

Un visage, parfois, suffit lui aussi. Au travers d'une photo. Ou d'une simple résurgence mentale. Celui d'un être aimé. Ou chéri.

Cette tristesse, parfois, dure des heures.

Mais souvent, cette tristesse s'enfuit en quelques minutes.

En me laissant sereine et persuadée que, sans sa venue, les moments de pur bonheur n'auraient pas le même sel, pas la même valeur.

Maud | maudphilippebert@gmail.com

"Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse".

Il est venu sournoisement, et je me suis rendue compte un jour qu'il était là, silencieux mais présent.

Comme une feuille d'automne dont on suit la course entre la branche et le sol, je l'avais pourtant perçue parfois.

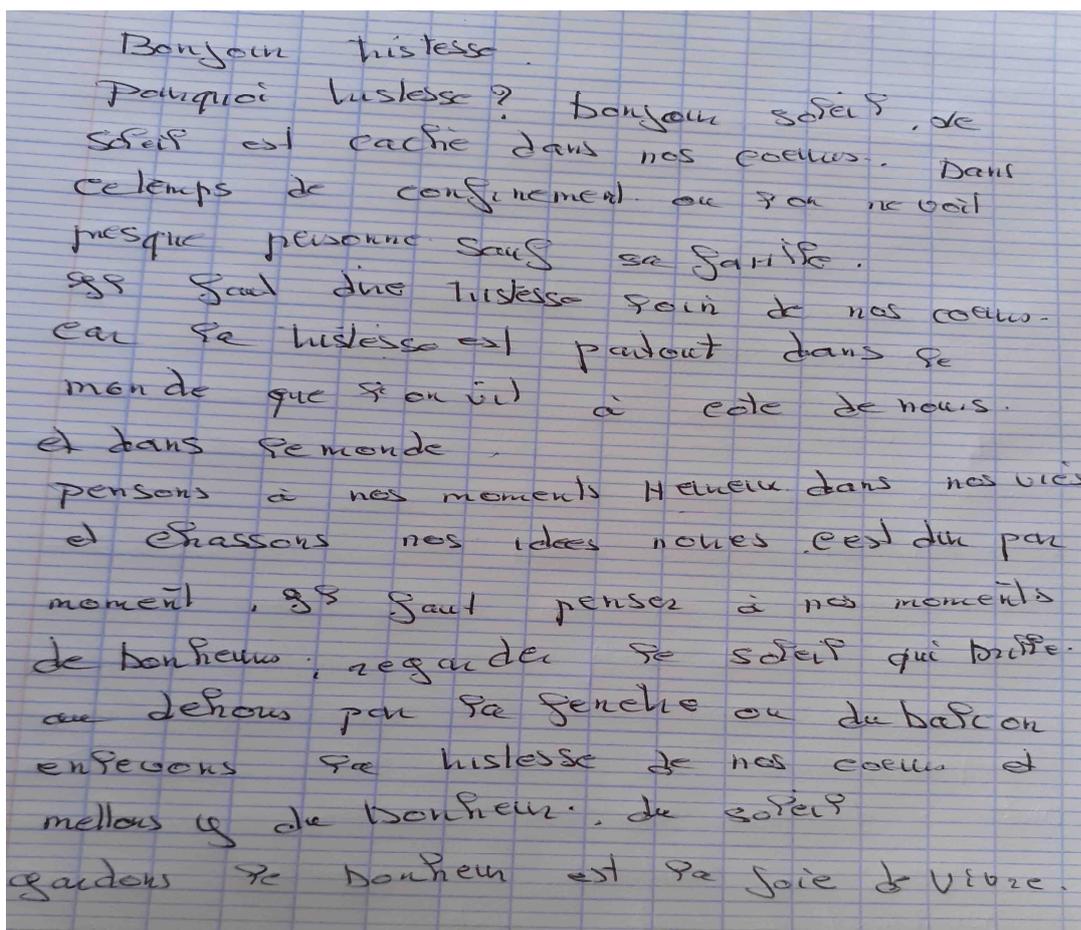
Mais la course s'est ralentie, le sentiment est devenu plus poignant et plus insistant pour au final me submerger totalement.

La tristesse, juste avant et juste après le chagrin s'installe.

Vient une certaine impatience à attendre son départ. Il y aura des jours meilleurs. Le poids s'allègera petit à petit avec le temps, la douleur va s'estomper. Oui, mais quand. Y croit-on vraiment ? Pour l'instant cette mélancolie semble s'éterniser, s'étirer en longtemps.

Puis un jour, pendant un instant, elle a échappée à ma vigilance. Je l'ai ressenti avec surprise et soulagement. Même si elle réapparue aussi vite, j'ai su alors que son départ progressif était enfin programmé.

CL



Anne-Marie

Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.

Je cherche à en savoir plus sur cette sensation d'ennui, c'est quoi exactement ? J'ai du mal à le définir, un genre de vide, quelque chose de lourd, mais sans objet. Et pourquoi la douceur est présente aussi, quelque chose de mièvre, quelque chose qui fait que ça n'est quand même pas dramatique, sinon elle ne serait pas présente.

Mais je n'aime pas ça c'est mou, c'est flasque c'est poisseux, la tristesse n'est-elle pas plus claire, tranchée, nette ?

La tristesse doit avoir un objet.

Et puis merde vivement que ça passe. De toute façon demain c'est lundi, la vie reprend son cours sans se poser de question. Sauf bien sur si on est bloqué chez soi pour une durée indéterminée et que le dimanche dure la semaine, et la suivante... .

Claire Arnaud etceraterra@free.fr

Bonjour Tristesse,

Je te remercie d'être là pour exprimer ce que je ressens au fond de moi.

Je suis triste de ne pas avoir bien profité du moment présent de mon passé. Et je suis triste de voir que j'aurai pu faire différemment.

Mais ce n'est pas grave, je suis consciente que cette prise de conscience me permet d'avancer et d'être plus en paix.

Tristesse, j'ai envie de te remplacer, non pas par une machine, mais par un autre ressenti qui est l'ennui.

Oui, l'ennui parce que j'ai envi de vivre encore mieux mon présent et d'arrêter de penser au passé.

Tristesse, dans le futur, tu auras ta place mais différemment j'espère.

Diane

«Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.»

Bonjour tristesse, Françoise Sagan

Bonjour Françoise, Bonjour Françoise Tristesse.

Tu vois, je me sens contrariée en te lisant, car le mot obséder de ta phrase me rappelle une auto-centration intellectuelle sur toi-même.

Oui, je souffre en te lisant de te sentir si coupée, si « parcellisée ».

Et en plus tu dis : « C'est beau, doux », parlant d'un état où tu te sens exister autrement, où une part de toi s'exprime sans violence :

« Moi Françoise, je suis bien vivante, Françoise bien vivante ! Je contemple ce sentiment qui m'amène à me contempler en train de souffrir »

J'ai 2ans, j'ai 3 ans, je suis femme préhistorique qui me découvre sur la surface miroir de l'eau ! Regardez-moi, regardez-moi, je vous

étonne n'est-ce pas ? Avez-vous vu avant moi quelqu'un d'aussi original que moi ?

Arouna Lipchitz (philosophe, philologue, grande initiée de la kabbale, qui a beaucoup écrit sur l'amour) nous dit que la nostalgie procède toujours un attachement à une partie de nous restée coincée dans des croyances sur nous-mêmes. Cette partie n'est pas libre, et tourne sans fin sur elle-même. pour retrouver notre liberté, Arouna nous invite à revenir dans les « rêves », et dans le moment présent, seule ouverture aux possibles, aux renouveaux. Cela me plaît d'y penser, car je n'ai plus de tristesse sur moi-même. Je suis heureuse d'avoir quitté tous ces vieux habits de ces soi-disant moi-même, qui ne sont plus moi, qui n'étaient plus moi dès le moment où j'ai cessé de les contempler comme étant MOI. .

Moi Françoise, de quoi est-ce que je souffre au juste ?

Du manque de reliance à la vie qui coule en moi en chaque instant. Du manque de lumière, de ce mental surdéveloppé qui obscurcit ma pensée et de l'oubli des messages de mon corps qui n'est là que pour me rappeler que je me sens mal quand je m'oublie dans ce qui est essentiel. : me sentir aimer, exister dans le regard des autres sans tricher juste en étant là, présente.

Regardez-moi, regardez-moi !

Alors, je me réfugie dans cette contemplation intellectuelle qui me protège de tous ces ressentis bien cachés, dans ces nombreux moments où je fais bonne figure, où je me montre telle ma conception d'une artiste existant et définie par sa nostalgie ».

Tu sais Françoise, ce n'est pas ce que j'ai le plus apprécié chez toi.

Cela va te surprendre, mais je t'ai appréciée, aimée pour ta légèreté et insouciance enfantine, ton beau regard profond, tes cheveux blonds incoiffables. Pour toutes ces notes d'imperfection qui t'ont rendue si unique, si précieuse à mes yeux.

Tristesse n'est pas ennui, ni douceur, j'ai appris que c'est une des réactions primaires biologiques à la peur.

De quoi as-tu peur Françoise ?

D'enlever le vernis parisien et te retrouver crottée et nue à la campagne ?

De quoi as-tu peur Françoise De nommer le non-sens, l'infinitude de la condition humaine ? Et si tu cessais de jouer à la roulette russe des émotions cachées, si tu les éclairais ? Bien à toi

Aline Lyon, le 26 mars 2020

Aline

«Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.»
pourquoi faudrait il tout de suite nommer ce sentiment ? Il conviendrait d'abord d'en découvrir sa nouveauté pour moi mais est il vraiment nouveau ? Si je veux être honnête avec moi , je pense l'avoir déjà éprouvé dans d'autres circonstances où je me suis trouvée jadis dans le passé . Peut être ne l'avais je pas vécu de cette manière, la jeunesse permettant de passer plus rapidement d'un état à un autre, d'une humeur à une autre, d'un avis à un autre, du rire aux larmes et des larmes au rire !
Mes souvenirs à ce sujet sont flous mais qu'importe finalement : ce qui a été a été et l'important c'est ce qui Est , maintenant.

Olympe

«Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.»
Et c'est ainsi que la tristesse a toujours été ma fidèle compagne, comme une seconde peau.
Je la laisse prendre sa place à certaines heures et je la chasse aussi pour un rire, une aventure, une peau donnée au soleil d'été. Dans la solitude, j'interroge l'enfance pour la comprendre, les tourments de l'adolescence, l'amour glorieux aussi, mais elle revient à moi, la rebelle.
Elle est douce, secrète, transparente, nul ne la connaît mieux que moi.
Faut-il taire notre serment ?

Marie-Christine

«Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.»
Et sur cette mélancolie, je poursuis, j'entends, de loin, de près et toujours incessant, l'écume de la mer sur le gravier. Ca tire, ça repousse, ça repart et ça revient. J'avance. Sur ce rythme, aussi obsédant que cette ennuie, aussi douce que la caresse du sel sur ma peau, je me décline devant l'impossible dans les faits, sûrement et lentement. Ma robe est mouillée. Les vagues de la mer, de plus en plus agitées, m'attrapent. Elles montent, elles descendent. Vais-je avoir le temps de trouver la définition de ce sentiment, de lui opposer son nom - tristesse - avant de mourir ? Je ne sais pas, peu importe maintenant. Tout est délicieux, la vapeur des nuages forme un cercle dans le ciel. Bleu contre bleu, eau contre eau. Une seule graine de sable reste sur ma peau.

Wendy

« Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. »

Tristesse : nom féminin et pourtant

Des femmes je n'en connais que des joyeuses, des heureuses et des gaies ;

Il y en a certainement des tristes, des bipolaires, des pleureuses ; mais j'avoue qu'elles ne m'intéressent pas .

Contraire de tristesse : joie, un mot à lui tout seul qui m'emplit d'un sentiment profond, fort, exubérant, qui me pousse à bouger, rire, vivre.

Vivre, voici un mot heureux,

Vivre avec ses joies, ses peurs, ses handicaps, ses peines.

Voici la tristesse qui peut surgir d'une grande peine, mais si l'on se berce à son rythme, que de temps maussade ne laissant nul place au soleil, au sourire accroché à une si belle frimousse ;

Sourire d'enfant, d'aïeul sur qui la vie a creusé ses sillons.

Un visage illuminé, l'on se sent porté vers lui, une envie de prendre cette personne, d'entrer dans une danse, d'abord tout en douceur et l'on s'enveloppe d'un rayon de soleil jaune vif et de nos mains chassons cette tristesse dans nos cœurs enfouis.

Gaïa

« Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. » dit-elle en relevant les yeux vers lui.

Un peu de mascara avait coulé sur ses deux pommettes roses, saillantes et fraîches de l'air d'hiver, et ses longs cils collés formaient les éclats brillants des deux soleils qu'étaient ses yeux. Ses lèvres entre-ouvertes et magnifiques - comme le reste - hésitèrent quelques instants, se rapprochèrent dangereusement pour s'élancer mais se ravisèrent soudainement pour finalement demeurer l'une contre l'autre.

Léonie Saulmes | leonie.saulmes@gmail.com

Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent j'hésite à apposer un nom, le beau nom grave de tristesse.

Elle s'invite dans la rue, sous mes fenêtres ; seule une vieille femme va à pas lents à l'épicerie du coin. Une autre la croise en s'écartant. Pas de cris d'enfants, ni de pleurs, ni de rires ; la rue, comme toute la ville, est sous cloche.

Elle s'invite chez moi en passant sous la porte, et se répand dans mon petit appartement où chaque pièce me rappelle que je suis seul, seul au monde, seul avec moi-même. « Quelle est cette langueur qui pénètre mon cœur ? »

Je m'assieds dans un fauteuil et « je me souviens des jours anciens, et je pleure. »

Jean-Pierre.

« Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. »

Albina ne savait pas si c'était la fuite des minutes, des heures, des jours...

ce temps qui passait dans un calme assourdissant rythmé par les repas, les nouvelles, des messages sur son téléphone, ce silence ouaté, cet air pur, ce ciel bleu troublé par l'envol des pies, corbeaux, tourterelles, les aboiements des chiens au loin, le chant d'un coq ... On aurait dit qu'il allait se passer quelque chose, quelque chose de fort, de violent qui allait enfin mettre un point final à cette attente douce, molle, ininterrompue. Les souvenirs affluent, le passé, des anecdotes drôles ou tristes reviennent affleurer à notre mémoire.

Elle se demande : « là, je n'aurais pas dû faire ce choix ; si c'était à refaire, si j'avais décidé de ne jamais revenir en France, de rester dans ce pays qui me donnait une deuxième chance, celle de recommencer à zéro, autre famille, autres amis, autres activités, autres goûts, être quelqu'un d'autre en toute liberté, sans me conformer à ce que l'on attend de moi. »

Mais non, Albina, arrête de fuir dans tes rêves, affronte la vie que tu as choisie -au moins un peu-.

Tu n'as pas pu être pianiste de talent, écrivaine à succès, aventurière des grands espaces, héroïne de l'humanitaire, super businesswoman, avocate de grandes causes, ... mais tu as vécu une vie selon tes valeurs. Debout, ne regrette rien, continue, la vie est devant, il faut se battre et chasser cette langueur, cette tristesse, du nerf !

Grives

Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.

Ennui, douceur, tristesse... que de mots mélancoliques

Ne faudrait-il pas dire ouverture, imagination auquel cas, tout devient possible !

Et oui, j'emmène mon esprit où il veut, il n'a pas de limite physique, pas de barrière, pas de complexe.

Cet esprit, ce cerveau m'appartient mais je ne le guide pas

Il peut passer du rire aux larmes, parfois triste, parfois gai, jamais effrayé par quoi que ce soit, il aime l'inconnu, il m'emmène à la création

Annick

*Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent,
j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.*

Je lève les yeux, mes sourcils doivent pointer leurs accents
circonflexes devant ce spectacle.

Oui, je ressens une image, une harmonie, un accord, un
semblant de goût qui déclenchent en moi une curiosité, un
appétit, une impression mais non, non, encore non.

Il se superpose à cet ensemble un manque de sens, un manque de
relief, un manque de caractère.

Ce n'est qu'un ensemble de couleurs à la mode, de formes
convenues, de pastels mièvres, sans saveurs, qui déclenchent
ennui et monotonie.

Comment un artiste comme lui a t'il pu réaliser cette œuvre,
ce travail, ces détails, cette somme de juxtaposition pour
arriver à cela ?

Non, non, et non, j'ai l'impression de voir une affiche, un
poster chez Ikea dont le seul but n'est que de vendre le
cadre.

Non, ce tableau puisqu'il s'agit d'un tableau ne mérite que
mon regard de tristesse.

Gilles

*Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent,
j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.*

Cette tristesse vient simplement du fait qu'on est samedi
aujourd'hui. Samedi matin. Et normalement, le samedi je vais au
marché. J'y vais tôt parce que je ne suis pas obligé de faire la
queue devant le stand de „mes" producteurs. Je ne suis pas obligé de
me faire rouler dessus par ces caddies tirés par les vieilles dames.
Faire le marché me manque parce que cest là, spontanément, où je
prends la décision de ce qu'on mange le week-end. Je ne fais jamais
ma liste avant. C'est une joie. On me prive de marché. La
marchandise pourrit dans les champs. Ça me rends triste et je
m'ennuie. Je vais faire des spaghettis.

Dietmar

*Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent,
j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.*

Tout au loin, au travers de la fenêtre s'étend la vallée sous la
brume blanche ; les moutons s'éparpillent lentement comme tous les
jours , la routine reprend comme tous les jours et je prend mon
stylo encore un jour

Mais il ne bouge pas dans ma main frileuse, il attend que le voile
qui m'enveloppe s'évapore et laisse enfin paraître la petite
étincelle qui aujourd'hui encore remplira mon papier .

Les cloches m'interpellent , la lumière monte dans le ciel et
illumine les feuilles qui frétilent ..

Adieu tristesse, la vie m'appelle !

GIROFLEE

Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse...

Et pourtant il me semble que c'est bien de cela dont il s'agit : ce n'est pas violent comme de la colère, ce n'est pas irréversible ou inutile comme le regret — peut-on revenir en arrière ? non, alors... — et c'est encore moins positif comme l'espérance...

Ce n'est pas désagréable, juste gênant par moments quand on voudrait que cela cesse, surtout si on n'est pas seul : les autres ne comprennent pas toujours, non jamais, notre tristesse. Ils la préviennent pour de la déprime, mais c'est heureusement moins douloureux.

Je ne suis pas triste d'être triste.

J'attends que ça passe. Cela fait du bien de ne pas se sentir comme un surhomme, de ne pas rentrer dans toutes les cases ultrapositives que la société veut nous imposer.

Je ne suis pas un robot. Un robot ne sait pas, ne peut pas être triste... et c'est très bien comme ça !

bled.philippe@gmail.com.

Philippe Bled.
27.03.2020

Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.
Et, j'hésite vraiment car ce n'est pas de la "Tristesse " que je ressens là depuis quelques jours maintenant ...
Au début , j'ai été plutôt sidérée , complètement tétanisée par cette foudroyante , violente, effrayante crise que nous étions en train de vivre et,
puis après, est venue non pas la "Tristesse ", mais la Colère : la Colère contre moi et les autres , de n'avoir pas été assez respectueux(se) des consignes que l'on nous avait données ...
Colère que je ressens encore quand je vois les actions de certains (nes) ...!
Tristesse ? Non ! Même là, à cet instant , je n'en ai pas ! Plutôt une Envie de me battre contre cet attaquant invisible , une Rage de continuer d' Avancer , de Gagner et de Vivre !
Ni Ennui , Ni Douceur douceuse ! Si ce n'est ce Temps qui paraît infini et que je n'avais pas ou *plus* , plutôt !
Ce temps qui permet de se Poser , de se re-Poser et de Penser et de Réfléchir à d'autres méthodes, d'autres façons, d'autres modes de Vie ... !

Marie-Claude

Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse. Le monde tourne, les gens s'affairent. Il est peu de dire que je n'y prends plus part. Depuis longtemps déjà. Ce qu'il reste à régler maintenant, ce sentiment tenace, je n'hésite plus. Le triste nom de culpabilité.

Antoine.

Sur ce sentiment inconnu, dont l'ennui, la douceur m'obsèdent, j'hésite à apposer le nom, le beau nom grave de tristesse.
J'ouvre grand les fenêtres, qui donnent chaque jour sur une promesse de l'inconnu, et pourtant qui m'échappe car tout m'est tellement familier. Un homme court, sûr de lui, certain de tenir un souffle de plus comparé à la veille. Je reconnais son pas. Un troupeau d'enfants, sorti de nulle part, et dont les rires éclatent contre les vitres et dérangent quelque part, passe en toute vitesse, pressé d'atteindre les bras qui les accueilleront. J'observe une bête dont j'ignore le nom se cacher sous la peinture craquelée qui habille ma fenêtre, et je tâte en vain pour la faire ressortir. Puis je me penche plus loin, tout juste sur la pointe des pieds, prête à m'accrocher si la raison me rattrape. C'était un mardi à 7h08 quand j'ai décidé d'exister.

Brune
